
Donald SCRAGG, *A Conspectus of Scribal Hands Writing English, 960-1100*

Debby Banham



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/3941>

DOI : 10.4000/ccm.3941

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 405-407

ISBN : 978-2-490783-04-5

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Debby Banham, « Donald SCRAGG, *A Conspectus of Scribal Hands Writing English, 960-1100* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 248 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 16 février 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/3941> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.3941>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Donald SCRAGG, *A Conspectus of Scribal Hands Writing English, 960-1100*, Cambridge, D. S. Brewer (Publications of the Manchester Centre for Anglo-Saxon Studies, 11), 2012.

Les dernières années ont été productives en ce qui concerne la paléographie du vieil anglais, langue vernaculaire de l'Angleterre avant, pendant et un peu après la Conquête normande de 1066. En plus du volume présenté ici, deux autres ont été publiés en 2014, celui de Peter Stokes : *English Vernacular Minuscule from Æthelred to Cnut, c. 990-c. 1035* (Cambridge, D. S. Brewer [Publications of the Manchester Centre for Anglo-Saxon Studies, 14], 2014) et la version révisée par Michael Lapidge, avec une bibliographie élargie, du volume d'Helmut Gneuss : *Anglo-Saxon Manuscripts: a Bibliographical Handlist of Manuscripts and Manuscript Fragments Written or Owned in England up to 1100* (Toronto, University of Toronto Press [Toronto Anglo-Saxon Series, 15], 2014), couvrant à la fois le latin et la langue vernaculaire. En parallèle dans ce domaine, il y a eu au début du XXI^e s. une activité substantielle dans la présentation en ligne de la recherche, notamment avec le projet Digipal dirigé par Stokes au King's College de Londres, ainsi que le projet *Inventory of Script and Spellings in Eleventh-Century England* (Inventaire de scripts et d'orthographe dans l'Angleterre du XI^e s.) à l'Université de Manchester. La publication en ligne est bien sûr idéale pour la paléographie, car elle permet non seulement de recueillir et d'afficher d'importantes quantités de données, mais aussi de les manipuler de plusieurs façons différentes pour produire des résultats. Ceux élevés avant la révolution numérique auraient à peine pu rêver d'une telle possibilité. Elle permet également de traiter le matériel visuel presque aussi facilement que le verbal, alors que les illustrations dans les publications imprimées, en particulier de la qualité requise pour la paléographie, restent prohibitivement coûteuses.

Le projet de Manchester est, malheureusement, une démonstration du piège des grands projets numériques de recherche. Malgré deux grandes tranches de financement public, la « base de données C11 » qui est apparue en ligne n'incluait pas toute la gamme des manuscrits de ce siècle, et c'est ce problème que la présente publication souhaite corriger. Mais peut-être pire, une recherche sur la « base de données C11 » sur le site de l'université n'offre maintenant que la réponse « page introuvable ». Les publications imprimées du projet – un nombre considérable d'articles en plus de la présente étude et des *Anglo-Saxon Royal Diplomas: A Palaeography* (Woodbridge, Boydell Press [Publications of the

Manchester Centre for Anglo-Saxon Studies, 6], 2006) par Susan Thompson – pourraient s'avérer être leur seul monument permanent. Il s'agit d'un rappel salutaire sur le financement et les efforts qui sont nécessaires pour garder les projets numériques à la disposition du public académique.

En 1984, Donald Scragg a fondé le Centre des études anglo-saxonnes de Manchester (ManCASS). À cette époque, il y avait un nombre important de chercheurs « anglo-saxonistes » travaillant à l'Université de Manchester, et l'interaction entre eux était extrêmement productive. Une série annuelle de conférences avait lieu à Pâques, rassemblant des « anglo-saxonistes » du monde entier pour discuter de sujets divers, toujours d'un point de vue interdisciplinaire. Les conférences T. Northcote Toller ont été inaugurées et rassemblent toujours aujourd'hui d'éminents chercheurs dans ce domaine afin de présenter leurs recherches à un large public mixte et populariser les études du haut Moyen Âge, et un certain nombre de projets de recherche ont été mis en place, dont l'Inventaire (sous la direction du professeur Scragg et du Dr Alex Rumble) était peut-être le plus ambitieux. Une série de départs à la retraite (y compris celui du professeur Scragg) a entraîné le triste déclin du nombre d'« anglo-saxonistes » du Centre de Manchester, maintenant sous la direction du Dr Charles Insley.

Le professeur Scragg est un chercheur immensément expérimenté en anglais ancien, y compris en ce qui concerne le contexte du manuscrit et la paléographie. Il a commencé sa carrière de chercheur en étudiant les homélies en vieil anglais conservées à Vercelli, Biblioteca capitolare, MS CXVII, et n'a jamais regardé en arrière. Ce livre présente une quantité importante de connaissances, grâce à son travail des plus méticuleux sur les manuscrits originaux. Toute main de scribe écrivant en anglais dans un manuscrit de la fin du x^e ou du xi^e s., que l'a. a pu découvrir, est listée ici. Sans doute quelques autres restent à trouver, mais ce n'est pas faute de chercher. Il est extrêmement peu probable qu'un exemple connu du monde académique actuel ait pu être négligé par le professeur Scragg qui possède des connaissances très vastes et détaillées.

La compilation d'un tel *Conspectus* implique de se retrouver aux prises avec un certain nombre de problèmes. Tout d'abord, quelles mains tombent dans la période ? L'année 960, choisie pour inclure le règne du roi Edgar (959-975), patron de la réforme bénédictine qui a introduit l'écriture minuscule caroline en Angleterre, n'est pas un tournant marquant, entraînant l'arrêt immédiat de l'écriture « pré-caroline »

par les scribes. De nombreuses mains, en particulier celles qui écrivent en anglais, continuent d'écrire sans montrer aucune influence caroline que ce soit, longtemps après 960. De même, l'année finale, 1100, a été choisie pour signifier la continuité de l'écriture anglaise après la Conquête normande : le statut de l'anglais a certainement changé dans le dernier tiers du xi^e s., mais il n'a pas cessé d'être une langue écrite. Contrairement à 960, l'année 1100 n'a pas été un tournant paléographique : il semble en effet que ce soit une date très arbitraire pour arrêter la période, mais elle montre que l'écriture anglaise du xi^e s. affiche une cohérence qui va à l'encontre des bouleversements politiques bien connus de l'époque. Ces deux limites sont difficiles à contrôler. Aux deux extrémités de cette échelle de temps, et pour des raisons différentes, l'écriture vernaculaire a été moins affectée que le latin par les changements culturels autour d'elle. Décider si une main spécifique a écrit avant ou après 960 n'est pas plus facile que de distinguer une main de la très fin du xi^e s., d'une autre du tout début du xii^e s.

Une difficulté est soigneusement évitée par le titre du livre : aucune mention n'est faite de la variété particulière de l'anglais écrit par ces mains. La date à laquelle le vieil anglais devient le moyen anglais a longtemps été un point de discorde parmi les historiens de la langue. Le texte médical *Peri didaxeon*, par ex., copié au xii^e s. mais peut-être composé au xi^e, a autant été décrit comme étant du début de l'anglais moyen que de la fin du vieil anglais. L'une des raisons de cette incertitude est que peu de chercheurs (voire aucun) ont une connaissance détaillée de la preuve manuscrite de la période entre l'épanouissement du vieil anglais littéraire, se terminant plus ou moins avec la Conquête, et la renaissance de l'anglais comme langue littéraire au xiv^e s. Mais grâce en grande partie au professeur Scragg, à ses collaborateurs et ses étudiants, ainsi qu'aux projets de numérisation de nombreuses bibliothèques, une telle ignorance est aujourd'hui inexcusable : les preuves sont abondamment disponibles.

Un autre problème auquel il est plus difficile d'échapper est la définition même d'une main scribale. Quand une main est-elle une main et non pas, par ex., la même main qui travaille un passage à une occasion distincte ? Tous les chercheurs acceptent le fait que le même scribe peut avoir plus d'une « main », par ex. lorsqu'il écrit différents textes : à la fin de l'Angleterre anglo-saxonne, la plupart des scribes écrivent à la fois d'une main Caroline et d'une main vernaculaire. Mais la même personne pouvait-elle avoir plus d'une main vernaculaire, et apparaître ainsi plus d'une fois dans la liste du professeur Scragg ?

Pouvaient-ils par ex. écrire différemment lors de l'écriture continue de prose ou de vers en pleine taille et lors de l'insertion d'une glose entre deux lignes (et beaucoup d'exemples de D. Scragg sont des gloses)? S'ils le pouvaient, serait-ce alors une main distincte? Ou, plus concrètement, serions-nous, et même le professeur Scragg, en mesure de dire que c'était le même scribe? C'est la raison pour laquelle le livre énumère les mains plutôt que les scribes, même si ces mains appartiennent souvent à des scribes connus, et dont on sait même parfois les noms.

Cela nous amène à une autre difficulté, ou particularité, dont les implications ne sont pas encore claires pour le présent relecteur. Parce que le *Conspectus* n'énumère que les mains vernaculaires, les scribes qui n'écrivaient qu'en latin sont inévitablement exclus et, plus étrangement, ceux qui ont écrit principalement en latin ne sont que peu représentés. Le scribe Eadwig Basan, par ex., qui a écrit un psautier et un livre d'Évangile bien connus, de nombreux autres livres en latin ainsi que d'une charte pour Cnut (et sans aucun doute beaucoup d'autres documents qui ne nous sont pas parvenus), n'est crédité ici que des limites vernaculaires de la charte, d'un décret et d'un autre document reprenant trois folios d'un manuscrit. Est-ce qu'un étudiant, ou un lecteur imprudent, consultant le *Conspectus* comme une œuvre de référence conclurait que la production d'Eadwig était faible, ou se composait uniquement de documents?

Une autre étrangeté, particulièrement évidente pour un lectorat moderne composé de natifs du numérique, est le manque marqué d'illustration. Sur les 1 052 mains énumérées par le professeur Scragg, seulement cinq sont illustrées. Quel est l'intérêt, pourrait se demander un tel lecteur, de lister, dater, définir et dans de nombreux cas localiser toutes ces mains, sans nous montrer à quoi elles ressemblent? Un tel lecteur pourrait à l'heure actuelle consulter le site Digipal, et la liste électronique des chartes anglo-saxonnes de Sawyer, également hébergé par le King's College de Londres. Il pourrait chercher sur Google la cote de placement pour voir si la bibliothèque conservant le manuscrit l'a numérisé, mais dans de nombreux cas, les numérisations ne seront pas disponibles en ligne, malgré les efforts importants fournis par les bibliothèques ces dernières années. Il s'agit simplement d'un résultat annexe de l'inclusivité du *Conspectus*, qui inclut nécessairement de nombreux manuscrits très obscurs. La liste donne les références des fac-similés imprimés là où ils existent mais, encore une fois, il s'agit principalement des manuscrits les plus connus, et la plupart des séries ont cessé de publier tant la mise en ligne des fac-similés

est moins chère à produire et plus facile à utiliser. Qu'en est-il de l'avenir, à la lumière de nos remarques ci-dessus, sur les pièges de la publication numérique?

Malgré toutes ces mises en garde, le *Conspectus* du professeur Scragg doit être très bien accueilli, même s'il aurait été plus facile à utiliser en ligne. Les 1 052 mains prouvent clairement la thèse du professeur Scragg selon laquelle l'alphabétisation était répandue à la fin de l'Angleterre anglo-saxonne. Il est joliment présenté, bien organisé et facile à consulter. Il fait ce qu'aucun autre projet n'a fait avant lui, le fait d'une manière extrêmement complète, et il le fait très bien.

Debby BANHAM.
Université de Cambridge